Mireille Calle-Gruber, Agnès Cousin de Ravel et
François Migeot (dir.), *Présences de Claude Simon*

Geneviève Dubosclard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1852>
DOI : 10.4000/ccs.1852
ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 30 août 2018
Pagination : 218-221
ISBN : 978-2-7535-7489-2
ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Geneviève Dubosclard, « Mireille Calle-Gruber, Agnès Cousin de Ravel et François Migeot (dir.), *Présences de Claude Simon* », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 30 août 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1852> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.1852>

effet souvent l'impression de raisonnements qui s'arrêtent en chemin ou tournent court car il leur manque une explication liée au fonctionnement du cerveau ou de la conscience.

Mais l'ensemble du volume offre néanmoins une intéressante promenade, ponctuée d'analyses très précises et stimulantes de textes eux-mêmes passionnants, ceux des auteurs cités dans le titre mais aussi bien d'autres, de Duras à Mallarmé. Le lecteur en ressort avec une conscience encore un peu plus nette de la complexité extrême de la pratique de la lecture littéraire, et plus encore de ce qui fait qu'elle est un plaisir. On est encore assez loin d'avoir totalement défini la lecture, mais c'est probablement une très bonne chose.

Christine Genin

Mireille Calle-Gruber, Agnès Cousin de Ravel et François Migeot (dir.), *Présences de Claude Simon*, Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand Tétrás, 2016, 213 p.

Le volume réunit les interventions proposées lors des Journées culturelles Claude Simon qui se sont tenues à Arbois, en octobre 2013, pour le centenaire de la naissance du romancier. Sur la couverture figure une photographie montrant Simon et Peter Brugger aux Planches en 1975 pendant le tournage du court-métrage *L'Impasse*. Réalisé à partir de *Triptyque*, le film, à sa manière, porte « les souvenirs du Jura » dont le romancier affirme qu'ils « sont ce qu'il a de plus cher⁶ ». *Présences de Claude Simon* est sous-tendu par la tension qui travaille l'œuvre de Simon et qui en reçoit ici une acuité plus vive d'être animée de la puissance de l'émotion : qu'en est-il des attachements personnels dans un roman soucieux des formes de ses constructions ?

Sous l'intitulé « Claude Simon, le goût des mots et des formes », M. Calle-Gruber, frappe les premières notes des « Introductions » pour donner la mesure de ce qu'est Arbois pour Simon : le lieu d'affinités électives autant que d'attaches affectives tissées tout au long d'une vie et tramées dans le corps de l'œuvre. Dans le second temps introductif, François Migeot examine la « Permanence de Claude Simon » : si la fidélité au pays arboisien est vécue et écrite, elle crée sa forme propre qui ne relève ni du sentimentalisme régionaliste, ni de la servilité au réel de l'autobiographie.

Un ensemble de contributions, « Atelier du roman : le devenir-texte », mène dès lors sur le terrain complexe des transformations romanesques de la matière d'Arbois.

Alastair B. Duncan délivre un « petit historique » de l'édition des œuvres de Simon dans la bibliothèque de la Pléiade. Maître d'œuvre de l'aventure éditoriale commencée sous la houlette du romancier, il décline avec précision et humour les raisons de l'ensemble : contraintes, justification de la distribution en deux volumes, défis à relever par les différents contributeurs (information, choix d'une approche critique).

6. C. Simon, lettre à Alice Mathiot du 19 janvier 1978, p. 204. Dans cette lettre, il déclare également souhaiter être « enterré dans la tombe des Simon, dans le petit cimetière près du confluent des deux rivières » (p. 205).

A. Cousin de Ravel dans « Écrire. Du manuscrit à l'œuvre » se consacre aux processus d'élaboration. Après avoir montré que la poétique simonienne est déliée de l'exigence de vérité, elle analyse le transit des notations « au ras du réel », du manuscrit vers le roman. En repérant à même les manuscrits les premières formulations accompagnées des commentaires, voire des indications de régie que s'assigne le romancier, elle dégage comment la « cuisson de la langue » arrache toutes ces données au circonstanciel de l'anecdote pour les reverser dans l'universalité.

« Polyptyques du Jura » de M. Calle-Gruber analyse le rôle tenu par le Jura dans la généalogie romanesque de Simon dont les familles maternelles et paternelles « étaient originaires de deux régions de France très éloignées et très dissemblables – à peu près aussi dissemblables que peuvent l'être, par exemple la Suède de la Grèce⁷ ». À partir de cette déclaration, la critique dégage l'inversion des poncifs à laquelle se livre Simon pour qui le « pays méditerranéen », « excessif et dévitalisant » s'oppose à l'« univers féérique et idyllique » (p. 48) du Jura. Stimulante est la mise en évidence à travers des extraits des *Géorgiques* d'un rapprochement croisé entre ces pôles, selon une représentation chiasmatique (p. 49-52). Ainsi les êtres chers comme les lieux deviennent figures et espaces gigognes composant ce que Simon nomme « un paysage qui m'est intérieur ». L'analyse se concentre ensuite sur trois romans qui déploient la matière arboisienne (*Triptyque*, *L'Acacia*, *L'Herbe*) ; ils sont traités dans un ordre qui, allant à rebours de la chronologie, privilégie la nature des formes de transmutation du familier, de l'intime, voire de l'affect. *L'Herbe* représente en effet un point d'orgue par sa « faculté de tenir à la fois la distance et la proximité de l'émotion et de la perception » (p. 71).

La section, « Poétique romanesque », élargit la réflexion par l'examen des propriétés spécifiques du roman simonien.

F. Migeot propose une mise en perspective des exigences qui l'animent : loin d'être le fruit d'une génération spontanée, elles s'inscrivent dans les métamorphoses du roman au ^{xx}e siècle. Il convoque aussi bien le roman sartrien que le Nouveau roman pour réfléchir à propos « De quelques questions posées au roman par Claude Simon ». Il retient une « problématique », ayant trait aux relations du roman au monde, essaimée en sous-rubriques : « les contingences de l'existence/la nécessité de l'œuvre », « un sujet qui ne va plus de soi », « un langage qui ne va pas de soi », « l'histoire », « l'impossible réalité ». Fustigeant une réception des romans exclusivement attentive à une « écriture de soi ou d'actualité sociale » (p. 81) et préoccupée par le « sujet et la thématique », il s'interroge sur le devenir d'une écriture de recherche et d'exploration des moyens formels. Comment sont lus les romans de Simon face à une littérature de consommation répondant au « projet d'une transmission sans reste d'un contenu univoque et maîtrisé⁸ » ?

Jacques Poirier poursuit cette réflexion dans « Arrêt sur image(s) : cut-up et *mimesis* » en explorant les formes de « naïveté esthétique » ainsi que le malentendu entretenu

7. C. Simon, « Lieu », *L'Humanité*, 9 déc. 1977.

8. Préoccupation à laquelle répond Dominique Viart (voir « Le legs de Claude Simon à la littérature contemporaine », *Siècle 21, Littérature et société*, n° 28, mai 2016, p. 129-143).

par les simplifications de l'histoire littéraire. La réception du *Vent* serait emblématique d'une contradictoire suspicion pesant sur l'œuvre de Simon : romans à clefs entretenant une trop évidente relation au réel ou romans formalistes réduits à une combinatoire exempte de toute densité ? Que Simon ne soit « ni chef d'école, ni n'ait brillé de l'éclat du schismatique » a pu en faire un sectateur du Nouveau roman. Les approches thématiques quant à elles occultent la puissance exploratrice des romans de Simon. Ces derniers demeurent rebelles aux classifications auxquelles ils peuvent aisément se prêter (roman de guerre, « écriture orpheline », écriture photographique, roman de la province et de la famille). Les évocations du Jura en particulier sont irréductibles à des « Scènes de la vie de Province ». La photographie manifeste au plus haut point cette impossibilité tant « elle semble confirmer l'illusion référentielle alors qu'en réalité, elle fait un trou dans le réel et dans le sujet » (p. 94). En effet, la « fixité de la représentation » mesure « l'intensité du désir », « la résonance fantasmatique » ainsi que « la réalité charnelle ». Dès lors, à partir de ces déplacements de focale, J. Poirier apparente le roman de Simon à l'univers de Georges Bataille, un « univers sacrificiel et de consommation ».

Vassili Duboz dans un « Claude Simon et Balzac » s'intéresse au rapport à la vérité et au réel. À l'ambition balzacienne d'une « adéquation potentiellement absolue à l'objet de l'expérience » postulée entre autres par l'*Avant Propos* à la *Comédie humaine*, Simon répondrait point par point par la mise en avant de la nature partielle et subjective de la connaissance, invalidant ainsi l'ambition balzacienne sur le plan philosophique, sur le plan de la représentation verbale à considérer « l'inadéquation essentielle entre le mot et la chose qu'il vise à représenter ». L'étude vaut pour l'analyse d'une page des *Géorgiques* attentive à « la fidélité à la sensation et l'atmosphère vécues, et réanimée par la mémoire à l'occasion du travail d'écriture » (p. 110).

Est proposé un entretien accordé par Jean-Paul Goux à M. Calle Gruber, en date du 3 février 2016 : « Claude Simon. L'énergie du lyrisme ». Lecteur et écrivain, J.-P. Goux raconte sa découverte de l'œuvre de Simon, devenue dans son propre travail, « allié substantiel ». Manifestant une attention toute particulière au « traitement de la prose », au « mouvement musical de la langue », il procède à la redéfinition de la catégorie esthétique du lyrisme entendu comme « l'énergie dans la langue ». « L'allant » des phrases façonnées participe d'une émotion lyrique étymologiquement liée au mouvement. « Le lyrisme opère la « transmutation » de l'expérience d'être là en enthousiasme de la beauté » (p. 121). L'émotion se détache d'avec son objet comme d'avec le sujet pour s'inscrire dans l'acte d'écriture pour une « prose qui a l'exigence de la poésie ».

« Alentours » examine les parages de la présence de Simon en Arbois.

Marie-Claude Fortier a mené de précises et précieuses investigations auprès des Archives départementales du Jura, des Archives diocésaines, de la Bibliothèque municipale de Besançon. L'histoire de la famille Simon est restituée à partir de l'aïeule née en Suisse, du premier ancêtre connu, Jean de Singy de la Tour de Trêne. La contribution proposée, « Secrets d'archives », loin de se limiter à un compte rendu de documents administratifs, discerne les écarts qu'en offrent les transcriptions de *L'Acacia* ou de *L'Herbe*. Alors que la représentation romanesque de la famille arboisienne la donne

comme pauvre, analphabète, athée, les archives consultées laissent apparaître aisance matérielle, maîtrise de l'écriture et de la lecture, vive spiritualité tendue entre respect des conventions catholiques et « vénération des idées laïques », auxquelles s'ajoute la question des convictions anabaptistes soigneusement documentée.

Christian Jovenot témoigne de la solidité et de l'indéfectible fidélité de l'amitié qui unit son père à Claude Simon. « Rare et précieuse », née dans l'enfance, lors des vacances scolaires, elle s'est prolongée entre les deux hommes par des visites et des échanges épistolaires. En psychanalyste, il s'intéresse à ce que les êtres et les terres d'Arbois ont apporté à la construction identitaire du romancier, soit une ouverture par rapport à l'endeuillée forteresse du Sud maternel, ouverture à l'affection sans limites d'un accueil généreux, à la luxuriance d'une nature en contraste avec la solitude et la froideur de l'internat parisien. En Arbois, l'enfant a appris à aimer « l'eau fraîche cueillie au creux de la main » (p. 156). Alors que dans l'imaginaire de l'œuvre, les terres du Sud-Ouest brûlées de vent et de chaleur deviennent terres de mort, les eaux vives, les cascades et les truites du Nord-Est valent pour promesses de vie et lieu de « l'identification au père absent ».

Un autre témoignage retrace l'expérimentation orchestrée par A. Cousin de Ravel, « À l'école avec Claude Simon ». Soucieuse de « rendre présent l'attachement de Simon à Arbois », elle a organisé pour et avec des écoles d'Arbois quatre moments forts (découverte de la présence de C. Simon, lecture de *Triptyque*, promenade, écriture) qui ont abouti à un montage « à partir des productions des collégiens ».

La clôture de l'ouvrage fournit un bel ensemble documentaire. Diversifié, il apporte au lecteur un arbre généalogique de la famille paternelle de Claude Simon (p. 172-173) et la reproduction d'une série de documents officiels. Les documents privés sont présents : carnets de Tante Mie dont on connaît la fortune romanesque dans *L'Herbe*, lettre du tuteur de Simon à ses tantes, lettre adressée par le romancier à Alice Mathiot où il se juge « sentimental » (p. 205) de manifester son attachement à Arbois, quelques photographies. Des œuvres de Simon, le lecteur peut en poursuivre l'approche à travers le fac-similé de pages issues des manuscrits de *L'Herbe*, de *L'Acacia*, du *Jardin des Plantes*. À celles-ci s'adjoint un document exceptionnel, point d'orgue donné par le diptyque d'une double page : un portrait du romancier juxta la reproduction d'un des tableaux peints par Simon, *La mort du Toro* (p. 192) que Claude Corman juge « dramatique et intense » (p. 136).

Ainsi ouvrir *Présences de Claude Simon*, aller du côté d'Arbois, c'est se rendre du côté du père du romancier, du côté des étés de son enfance, d'« un monde à la fois simple et enchanté, verdoyant, aux forêts humides, aux mousses, aux senteurs de foin et d'herbe coupée, aux prés entaillés de fleurs, aux eaux vives ». Si, dans cette partition aux accents proustiens, le lieu personnel est un Nord qui aime la boussole de l'écriture, il est, tout aussi magnétique, un Est où se lèvent l'émotion, la sensorialité, l'art du travail et du courage d'écrire sur lesquels le romancier a bâti ses œuvres.